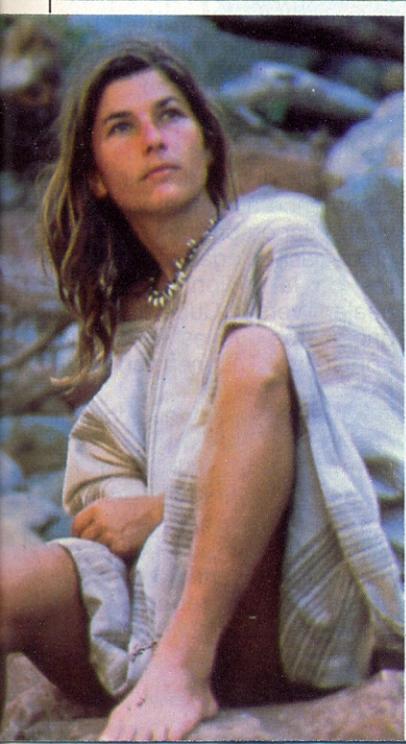


Vous la verrez dimanche à 14 h 30 sur T.f.1 dans l'émission « Le magazine de l'extrême » de Nicolas Hulot. Jérphine Pasteur est une enragée d'aventure. Elle a traversé à 20 ans l'Atlantique en solitaire. Elle s'est ensuite passionnée pour les Incas. Cet été, au cours d'une expédition dont elle fait ici le récit, elle a découvert dans la haute forêt amazonienne, le « Ponte de Oro » de la légende inca, un pont de trois cents mètres jeté au-dessus d'un canyon. C'est par ce pont qu'aurait été évacué le trésor de l'empereur inca Atahualpa soustrait à la convoitise du conquistador Pizarre. Le trésor aurait été caché ensuite dans la ville mystérieuse de Paititi encore inexplorée. Cette cité enfouie dans la selva sera le but de la prochaine expédition au Pérou de Jérphine Pasteur.

SUR LA PISTE DE L'OR DES INCAS

*Le Ponte de Oro,
par où les Incas transportèrent
leur or. En médaillon,
Jérphine Pasteur qui l'a
découvert.*



— Là-bas, très loin, au-delà de cette courbe de la rivière Cutivireni, me dit Diego, se trouve le Ponte de Oro, le pont légendaire des Incas !

A ces mots une fièvre extraordinaire s'empare de moi. Etai-je donc sur la voie de la ville mystérieuse de Paititi, où les derniers Incas, chassés de Cuzco par les Espagnols s'étaient réfugiés ? Avec tout leur or.

C'était en partie le désir de voir ce qu'il y avait de vrai dans cette troublante légende qui m'avait attiré dans les forêts vierges du Pérou à la tête d'une expédition périlleuse.

Michel Saens et nous avions décidé d'aller à pied là où personne ne va. J'étais, bien entendu, imprégnée de l'histoire et de la mythologie des Fils du Soleil, mais en m'enfonçant dans la forêt, je n'imaginai pas que ma route allait croiser celle de la légende. Celle qui parlait d'un gigantesque pont naturel enjambant la Cutivireni dans la cordillère de Vilcabamba. C'est par là qu'une partie de l'or d'Atahualpa, le dernier Inca emprisonné par Pizarre, aurait pu être acheminé vers la ville mythique du Paititi, l'Eldorado quechuas, le trésor enfoui de la splendeur précolombienne.



Jérôme dans la jungle de la cordillère de Vilcabamba sur la piste de l'or des Incas.

JE M'ENFONCE DANS LA FORET EQUATORIALE A LA RECHERCHE DU LEGENDAIRE PONTE DE ORO DES INCAS

Retrouver le trésor des Incas, rêve des conquistadors est aujourd'hui celui des explorateurs.

Et voici que le plus sérieux des informateurs m'assurait que j'étais sur la bonne piste !

Je ne regrettais plus cette nouvelle aventure malgré les souffrances qu'elle m'avait déjà coûtées.

Sillonner les mers et fouler des sols vierges fut toujours ma passion.

En 1984, j'avais déjà traversé l'Atlantique en solitaire sur un bateau que je m'étais construit moi-même. Dans les Andes et dans la forêt vierge, en mai 1985, j'étais accompagnée de

Un matin de mai 1985, nous avons emprunté une pirogue pour atteindre le village indien de Timpia. Là, nous avons dû construire un radeau pour rejoindre une mission d'où un petit avion nous a conduits à Satipo. C'est dans ce village que nous avons rencontré le Péruvien qui connaît le mieux les dernières régions préservées de la forêt : Diego de Almenara.

Surpris de rencontrer des gens capables d'arriver jusque-là, Diego nous a d'abord proposé de nous faire découvrir un endroit où il n'avait encore jamais fait pénétrer d'étrangers : la mission du père Mariano Ga-

gnon, un Canadien français installé au bord de la Cutivireni. C'est grâce à lui que la dernière communauté indienne Ashaninka vit encore librement sur ses terres malgré les menaces conjuguées de l'hyper-exploitation de la forêt, du trafic de cocaïne et des guérilleros du Sentier Lumineux.

Il y a sept, huit ans, le gouvernement péruvien a voulu faire descendre les indigènes quéchuas de la montagne où ils vivent misérablement en cultivant des pommes de terre à 3 ou 4 000 mètres. On leur a dit : « Descendez dans la vallée, le long du rio, défrichez, marquez les territoires qui vous appartiendront, on vous avancera de quoi semer et attendre les prochaines récoltes ». Des familles entières sont descendues, mais les aides ayant terriblement tardé les malheureux colons mouraient autant de faim au bord de l'eau que dans leurs Andes natales.

Repéré par photos aériennes

C'est alors que sont arrivés des gangsters colombiens, qui leur ont dit : « Arrêtez les oranges, les bananes et le café, cultivez de la coca et nous vous paierons ! » C'est ce qui s'est passé et depuis quelques années, le rivage du rio vit de la cocaïne. Et le Sentier Lumineux, qui occupe le versant d'Ayacucho et qui rend la région incontrôlable, y trouve son compte.

La mission franciscaine de Mariano Gagnon est dominée par les sommets de la cordillère de Vilcabamba où la légende situe le séjour du dieu inca Viracocha.

Nous avions pour projet immédiat de vivre parmi les derniers Ashaningas, épargnés par la civilisation et protégés par la mission. Cette culture préservée est imprégnée de mémoire et de mots incas et de l'autre côté du fleuve les indiens quechuas portent encore le deuil d'Atahualpa, le dernier empereur de Cuzco. Pour les Ashaningas, nous étions, Michel et moi, des « Viracochas », parce que pour désigner les Blancs on leur donne encore le nom du dieu inca à la peau blanche.

C'est alors que nous progressions en forêt, que Diego nous a parlé pour la première fois du « Ponte de Oro ».

— Il est là-bas, dans le canyon,

avait-il assuré, en nous désignant la rivière tumultueuse.

J'étais très émue. Mais je n'étais pas stupéfaite. Car un élément scientifique venait donner de la crédibilité à la légende. En 1960, les hommes politiques péruviens avaient élaboré un rêve grandiose baptisé « Peruvia ». Il s'agissait de rien moins que de bâtir dans la forêt inexplorée l'équivalent andin de Brasilia. Pour établir les plans de leur ville utopique, le ministre Rizon Patron, avait fait sillonner le ciel de la région pour en ramener d'innombrables photos aériennes auxquelles venait s'ajouter une carte satellite. Le projet qui prévoyait un aéroport international à l'emplacement même de la mission du Cutivireni n'est heureusement pas sorti du domaine des fantasmes mais dans un des rapports établis à l'époque, on peut lire : « L'Union panaméricaine signale qu'à partir de photos aériennes en relief réalisées en 1961 par satellite, on a pu identifier sur le canyon une formation géologique qui pourrait être le plus grand pont naturel du monde ». Dans ce pays impénétrable, les photos aériennes ne permettent que d'émettre des hypothèses et la véritable aventure commence lorsqu'on décide de se rendre réellement sur place.

Les expéditions vers le Ponte de Oro devaient se multiplier alors. Toutes échouèrent. En août 1964, la revue américaine « National Geographic » publia un article intitulé : « Des explorateurs en parachute défient la cordillère inconnue de Vilcabamba ». Il s'agissait de l'expédition de G. Brooks, Bedecian et Peter Regimbel, qui s'étaient trompés de direction pour réapparaître au bout de quatre-vingt-neuf jours, à l'embouchure du rio Picha.

La même année, une autre expédition composée de trois hommes disparut. Elle avait commencé à remonter la Cutivireni accompagnée par des guides ashaningas non originaires de la région. Ils se dirigeaient vers le Cubera, montagne sacrée que les Ashaningas appellent « Tasonensiari » (site des Dieux).

D'après le seul Indien qui ait survécu à l'aventure, sans doute parce qu'il avait fait demi-tour avant de pénétrer dans la zone interdite, ils auraient été fait prisonniers par des indigènes entièrement sauvages et non répertoriés et, pourquoi pas, (suite page 38)

(suite de la p. 34) défenseurs du site sacré.

Diego de Almenara, qui appartient à une famille importante de Lima, avait ses entrées dans l'armée de l'air péruvienne. Avant de nous lancer vers le Ponte de Oro, nous nous sommes rendus avec lui au service de photographie aérienne. Nous avons retrouvé toutes les photos réalisées pour le plan « Peruvia ». Mais aucune ne représentait la zone du pont géant. Enfin, après bien des discussions, on nous a présenté la carte satellite sur laquelle avait été repérée, quelques années auparavant,

et délie les langues. Il était passionné par la carte et j'ai pu lui faire nommer les lieux que j'indiquais de mon doigt en remontant progressivement le cours du rio. Mais, à partir d'un certain point, il m'a dit qu'il n'était jamais allé au-delà et que personne ne s'y était aventuré. Toutefois, il a ajouté avoir entendu parler d'un pont qui s'y trouverait...

Mon cœur a recommencé à s'emballer.

« Un pont immense », a-t-il insisté.

C'était la confirmation que nous attendions !

Dès que cela a été possible

problèmes de navigation.

Jusqu'au moment où le pilote a refusé d'aller plus loin et a amorcé un demi-tour.

C'est à cet instant que je l'ai aperçu. Sur le côté de l'appareil qui se relevait dans le virage, j'ai soudain vu le pont se découper sur le canyon. J'ai hurlé. Nous avons enfin pu le survoler et prendre des photos. Mais, vu d'en haut, la végétation qui le recouvre rend presque impossible de le distinguer vraiment du reste de la montagne.

En rentrant, nous savions que les images ne seraient pas très convaincantes, mais nous connaissions enfin l'itinéraire. Il fallait y retourner à pied. Nous serions repartis dès le lendemain si le climat l'avait permis. Mais nous avons dû attendre le retour de la saison sèche.

J'ai eu le temps d'aller raconter mon histoire à « Paris Match » et je suis retournée sur place avec le photographe Claude Cavezzale.

Un Niagara amazonien de six cents mètres

Pendant l'hiver, Diego avait préparé le terrain et constitué notre équipe. Ça n'avait pas été une mince affaire, dans la mesure où les Ashaningas ignorent l'argent. Ils agissent uniquement par amitié. Diego avait réussi à les convaincre de s'aventurer là où aucun membre de leur tribu ne s'était jamais risqué. L'expédition était prête à partir le 10 juin 1987. Nous étions treize. Quatre Blancs et neuf Ashaningas parmi lesquels il y avait trois femmes : Chama, Origa et Pancha.

Les trois premiers jours, pour nous rendre de la mission du Cutivireni aux villages de Sacantiaro et de Parijaro, nous marchons en terre connue mais la jungle nous fait déjà payer son tribut.

Deux heures après le départ Claude Cavezzale tombe à l'eau avec ses appareils et la caméra vidéo.

La nuit, des pihiri, vampires extrêmement opiniâtres, nous saignent dès que le lobe de l'oreille ou un doigt dépasse de la moustiquaire.

A Parijaro, Claude, encore lui, se fait piquer par un scorpion. Dans sa rage, il a coupé son agresseur en deux mais il souffre atrocement et sa jambe

commence à devenir insensible. Le sorcier s'approche timidement et examine la piqûre. Il s'éloigne un instant. Tout en prononçant une formule mystérieuse, il coupe des plantes à quelques mètres de nous et en frotte la plaie. Puis il mastique des feuilles et pulvérise sa préparation en soufflant par petits coups secs sur la blessure. Il y a un tel calme dans son regard et son visage est si paisible qu'il parvient à rassurer Claude. Le lendemain, la fièvre sera tombée.

Nous nous accordons une dernière nuit avant de nous lancer dans la véritable aventure. Dès que nous quittons Parijaro, une chute de la rivière, qui dévale de 300 mètres et rebondit à plus de quarante mètres, crée un courant d'air chargé d'humidité qui nous enveloppe de brouillard. Déjà trempés, nous quittons l'ombre des feuillages pour marcher à découvert sous la lourde chaleur tropicale. Origa m'attend au passage du rio ; bien amarrées l'une à l'autre, nous tenant solidement, nous avançons pas à pas pour ne pas perdre notre équilibre. Les Ashaningas ont un talent extraordinaire pour se couler entre les arbres sans faire le moindre bruit. Un guide, devant moi, avance ainsi, la fronde à la main, et vise tout en marchant les oiseaux qui n'ont pas entendu son approche. Plus tard, quand le soleil commence à glisser derrière la montagne, je ne vois plus que Chama qui ondule devant moi. Je me fie totalement à la danse de ses deux petits pieds ashaningas larges et sûrs ; je ne vois plus qu'eux. Dans les passages difficiles, elle tient le bas de sa couchema, sa longue robe de coton, entre les dents, gardant ainsi les deux mains libres pour s'accrocher, découvrant deux belles jambes brunes et lisses. Tandis qu'elle se repose un instant contre un arbre, tout son corps souple épouse la courbe de la branche sur laquelle elle s'appuie.

Enfin, après un dernier bain du soir, nous arrivons à un village qui est construit un peu à l'écart du fleuve pour ne pas être inondé au moment des crues. Ici, les Ashaningas n'ont jamais vu un Blanc.

Chama m'indique le rituel des salutations. L'épouse de Julio, le chef du village, s'avance vers nous, les filles répondent quelque chose que je ne comprends pas, timidement, le regard tourné vers le sol.

Et la veillée com- (suite p. 41)



A l'heure du bivouac en forêt de Parijaro. Jérôme avec Chama, son amie indienne.

LA NUIT, DES CHAUVES-SOURIS VAMPIRES NOUS SAIGNENT PAR LE LOBE DE L'OREILLE OU LES DOIGTS DE PIED

l'étrange formation. Mais elle n'était lisible dans le détail qu'avec des équipements spéciaux dont nous ne disposions pas et nous n'y avons strictement rien vu. Il ne restait, pour étayer la légende de ce fameux pont, que la phrase du rapport du plan « Peruvia » et la tradition orale des Ashaningas.

Je suis retournée sur place et j'ai commencé à discuter, par l'entremise d'un interprète, avec Shirampari le chef des Ashaningas. J'avais apporté la carte satellite et j'ai pris mon temps, entrecoupant notre entretien de gorgées de piarenshi, sorte de bière à base de manioc, qui réchauffe le dialogue

nous avons fait venir un petit Cessna 206 de la compagnie des « Ailes de l'Espérance » qui assure le ravitaillement des missionnaires et nous avons convaincu Shirampari de s'embarquer avec nous.

Dans l'avion, Shirampari reconnaissait et nommait sans aucune difficulté tous les sites que nous survolions. Mais quand nous avons dépassé Macamaria, il ne reconnaissait plus rien. Pourtant il restait formel : il suffisait de continuer pour arriver jusqu'au pont.

Cependant, à mesure que nous avançons, nous entrons dans le brouillard et les trous d'air venaient encore ajouter aux

SUR LA PISTE DE L'OR DES INCAS

(suite de la p. 38) mence, sereine et chaleureuse. Une petite fille m'offre des bananes tandis que des femmes posent devant nous du canari et une soupe de poissons. Après avoir dévoré, je m'endors à même le sol.

Nous repartons très tôt. Le paysage est de plus en plus magnifique. Les falaises se resserrent doucement de chaque côté du rio, passant d'un jaune brunâtre au rose le plus clair. Le plateau culminant doit nous surplomber de six à huit cents mètres, recouvert d'une végétation sauvage qui dégringole en grappes folles le long des parois.

Soudain, Pancha, qui marche avec moi, s'arrête et me montre, sur une pierre, un énorme serpent enroulé sur lui-même qui nous fixe. Lentement, sans le quitter des yeux une fraction de seconde, elle le contourne largement, me faisant signe de la suivre. La « chuchupe » peut atteindre plus de trois mètres. De couleur gris vert, elle a des crochets extrêmement puissants de plusieurs centimètres. Sa piqûre est mortelle.

Ce sera d'ailleurs ma journée des serpents.

A midi, nous grignotons tous ensemble de délicieux petits poissons grillés et je fais quelques pas dans la direction du fleuve pour aller me laver les mains toutes collantes de mon déjeuner. « Kouakasta, Jérôme »... (attention). Barriti n'a pas crié mais son ton est impérieux. Je m'arrête ! Au même instant, il a déjà tiré et sa flèche traverse de part en part un serpent vert et jaune, à moins d'un mètre de moi. Comment suis-je assez stupide pour ne pas l'avoir vu ? D'un vert pomme qui saute aux yeux, presque métallique, il est étendu de tout son long sur une pierre blanche comme la neige. « Loro Machaco, me dit Barriti. Kamaki » (mortel). Dans la jungle amazonienne, la mort a mille visages. Elle vous tape sur l'épaule, tout à coup, sans que l'on puisse même avoir le temps de faire un dernier tour de valse. « Pasonki Barriti ». J'ai un frisson dans le dos.

Les rives deviennent impraticables et nous marchons tout

l'après-midi au milieu du fleuve sur des bancs de cailloux. Le spectacle est fascinant. Là-haut, la cataracte de Kashiobeni « le Site de la Lune » dévale quelque six cents mètres de montagne en trois sauts successifs. Pendant que les hommes traversent avec le matériel, nous les filles, nous jetons dans le courant pour nager jusqu'à l'île de Malloventi où nous passerons la nuit.

Une espèce d'ivresse dangereuse

Au fil des jours, je maigris ; mon pas se fait plus sûr ; mon corps est beaucoup plus souple et musclé, mieux discipliné aussi. Heureusement car dès que la pluie tombe, le sol devient une patinoire où chaque pas est un supplice. Mais, en même temps, à chaque instant, je suis bouleversée par la beauté et la majesté des lieux.

Nous croisons les pistes de ja-

guars, nous côtoyons les serpents mais je ne suis plus effrayée. Je savoure le bonheur de l'aventure.

Mais où est-il ce pont ? Ce but vers lequel nous allons depuis des jours et des jours ?

La gorge étroite du rio se déroule comme un ruban vers les plus hauts sommets de la cordillère. De la falaise ruissellent des cascades miniatures, qui font se balancer d'un mouvement régulier de larges feuilles jaunes et rouges. Des dizaines de petits perroquets se pourchassent en tournoyant et leurs cris perçants rebondissent contre les parois du canyon.

Parfois, la jungle s'éclaircit. Un vent délicieux souffle régulièrement et nous cheminons sur une crête bien dégagée puis nous replongeons dans l'étau de la forêt où, en même temps que notre chemin, nous devons sans cesse chercher notre nourriture.

Quand nous pouvons suivre le cours du fleuve, nous progressons soit dans le torrent glacé, soit agrippés le long de la falaise du bout des ongles.

AVEC EUROPE 1, VOUS NE RISQUEZ PAS DE RATER JULIEN CLERC!

EUROPE 1

DE GRANDS MOMENTS, A CHAQUE INSTANT.



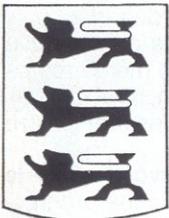
L'AUTOMNE

La Créativité

ça se savoure



à JERSEY



Savourez le calme, la nature encore très fleurie et la chaude ambiance des pubs et des hôtels.

Savourez le plaisir de fouler le sable fin durant les grandes ballades au bord de la mer.

Savourez cette campagne teintée de roux qui dispense l'odeur de toutes les essences d'arbres.

Savourez le don que vous fait Jersey : une merveilleuse détente qui vous permettra d'aborder l'hiver en pleine forme.

Savourez à l'heure du thé, les "cookies" et les "scones" accompagnés de crème fraîche jersiaise et de confitures de fraises, avant d'aller rejoindre votre confortable hôtel (et il y a le choix !).

Savourez l'excellente cuisine faite avec les produits du cru : légumes, poissons, crustacés, laitages... et, n'oublions pas les vins français, très sélectionnés, et d'un prix abordable.

Savourez enfin les prix ; exemple : un homard entier et cuisiné à 120 F, une location de voiture à moins de 85 F la journée, etc.

JERSEY en automne, c'est une tranche de vie qui vaut la peine d'être vécue !



JERSEY l'Île Fleur, un merveilleux séjour

Liaisons par air, par mer et par car-ferry. Départs de Paris, Bretagne, Normandie... Pour recevoir une documentation en couleur, avez la gentillesse de retourner ce coupon à Maison de l'Île de Jersey, Département PM2, 19, boulevard Malesherbes, 75008 Paris. Tél. 47 42 93 68

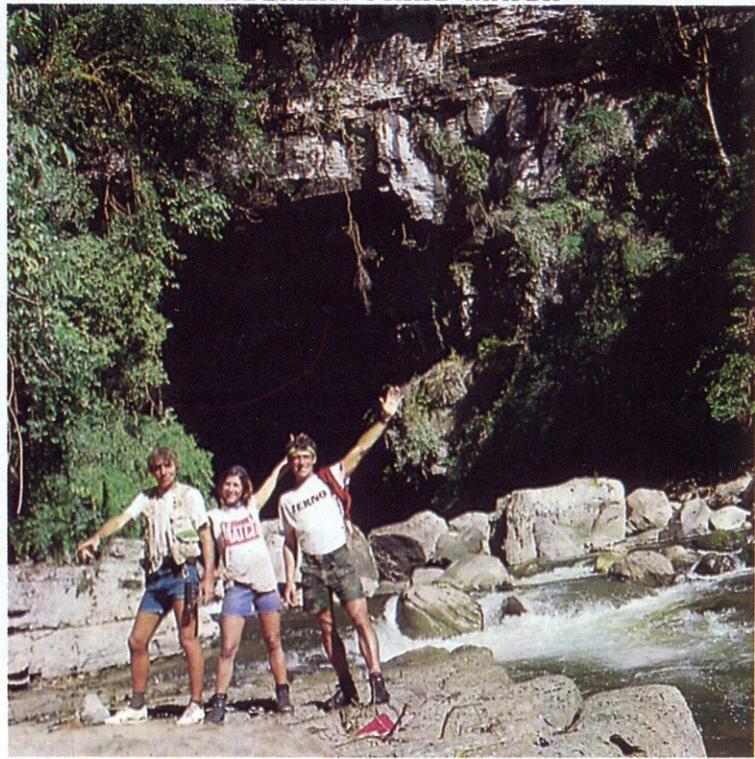
NOM _____

Adresse _____

Code postal _____

Ville _____

PM2



Jérôme avec Michel Saens et Claude Cavezzale devant le fameux Ponte de Oro.

NOUS DECOUVRONS LE PLUS GIGANTESQUE PONT ROCHEUX DU MONDE LONG DE TROIS CENTS METRES

Les « Occidentaux » ont quitté leurs baskets pour mieux profiter de la moindre anfractuosité où poser un doigt de pied. Tous nos sens sont éveillés par les jours de marche et les difficultés surmontées. L'excitation, la faim et la fatigue se conjuguent pour engendrer une sorte d'ivresse. Mais certains passages demeurent incroyablement dangereux.

Nous sommes tous au-delà de nos limites, seuls sur notre planète avec un but bien précis, déterminés : parvenir jusqu'au plus grand pont naturel du monde. Naturel ou construit par les Incas ?

Nous passons notre dernière nuit d'approche sur des grands rochers polis qui nous servent de lit. Nous allumons des feux pour éloigner les fauves et les vampires qui viennent pourtant tourner autour de nous, intrigués par la présence de ces étranges animaux que nous sommes. Au réveil, notre impatience est telle que nous décidons de laisser nos bagages sur place pour avancer le plus vite possible. Nous savons que le pont n'est pas loin et cette certitude, alliée au bonheur de marcher sans rien sur le dos, nous donne des ailes.

C'est Diego qui le voit le premier. Sa masse énorme qui tra-

verse la rivière est noyée dans la verdure. Un trou carré, que l'on croirait taillé de main humaine, laisse couler le rio. Mais le tunnel forme un angle et ne laisse pas passer la lumière. C'est pourquoi il était indécidable sur les photos prises de l'avion. Voilà le plus grand pont rocheux du monde. Ses dimensions sont colossales. Trois cents mètres de long !

Mais les abords sont difficiles et, de nouveau, nous nous glissons, retenus par le bout des ongles, le long des parois qui surplombent la Cutivireni. Et c'est ainsi que, toujours plaqués à la roche lisse et glissante, nous entrons sous l'arche du pont.

Dans le dédale des galeries

Le vent s'engouffre dans l'orifice où tout est humide, glacial, ruisselant d'infiltrations. Froid ou émotion, je tremble de la tête aux pieds. Nous avançons comme dans une cathédrale, tous très impressionnés. Diego a emporté sa lampe électrique et nous nous hasardons à l'intérieur. C'est Diego (suite p. 152)

Découvrez l'Amérique en version française...



Une réduction considérable

Sur tous circuits accompagnés
(sauf Floridarama).

**"Plus tôt vous vous inscrivez,
moins cher vous payez".**

Remise de 1.000F à 4.000F
par personne.

Le choix Camino

Plus de 150 départs en 1988
sur huit itinéraires différents.

La qualité Camino

Accompagnateurs bilingues.
Vols réguliers. Hôtels 1^{er} ordre.
Rapport qualité-prix inégalé.
Option "prix garanti" contre toute hausse.

Camino

le spécialiste du tourisme
en Amérique depuis 25 ans.

Renseignements :
votre Agence de Voyages ou CAMINO,
21, rue Alexandre Charpentier, 75017 Paris
Tél. (1) 45.72.06.11.

Recevez gratuitement le CAMINO 88

Nom : _____
Profession : _____
Adresse : _____

LC A 478

PM 22.10.87



Les porteurs font la pause pendant l'épuisante progression en forêt. A g. Jérôme.

DEVANT NOUS SE TROUVE LE PASSAGE VERS PAITITI LA VILLE DU TRESOR DES INCAS

(suite de la p. 42) tesque ! Balayant le plafond de son faisceau lumineux, il effraie des oiseaux qui s'envolent en criant.

Alors que nous dérivons sur nos rêves, Shirampari semble avoir une vision beaucoup plus pratique des choses. Il nous quitte le temps d'un rapide aller-retour, et revient avec une longue perche qui se termine par une fourche. Pour lui, les volatiles qui nous ont épouvantés représentent déjà autant de rôtis dorant sur les braises.

Un tunnel de 250 mètres de long

En moins de vingt minutes, il en a attrapé trois. Ce sont des chouettes de très grosse taille qui se débattent tandis que nos lampes nous dévoilent un dédale de galeries.

Mais, délaissant les cavernes, nous continuons notre investigation sous le pont proprement dit. Nous estimons la longueur du tunnel à environ 250 mètres. A l'autre extrémité, l'ouverture est plus basse et une rivière souterraine vient se jeter dans le lit principal de la Cutivireni. Il

est très difficile de progresser en sautant de rocher en rocher. Sous l'arche, qui a réduit très sensiblement la largeur du rio, le courant est extrêmement violent.

Enfin, nous débouchons en amont. Dans la falaise s'entrouvre une faille de la largeur d'un homme. Poussés par la curiosité, nous entrons. Une longue galerie, dont le sol est recouvert de sable fin jonché de morceaux de bois, s'enfonce dans la montagne. Plusieurs fois le couloir se divise ; nous suivons toujours la voie de gauche, mais je ne suis pas tranquille : c'est un vrai labyrinthe ! Je ne suis pas certaine que les Ashaningas soient sous terre des guides aussi infaillibles que dans la forêt. Pancha, elle non plus, ne me paraît pas très rassurée.

Dans le lointain, on aperçoit une tache de lumière. Le couloir débouche quelque part à l'air libre ! Mais à mesure que nous progressons, nous nous enfonçons dans une eau de plus en plus profonde. Pas question de s'aventurer plus avant sans au moins une lampe étanche. Nous rebroussons chemin.

Quand nous revenons à la rivière, il est midi. Un grand soleil inonde la sortie du (suite p. 155)

DOCUMENT PARIS MATCH

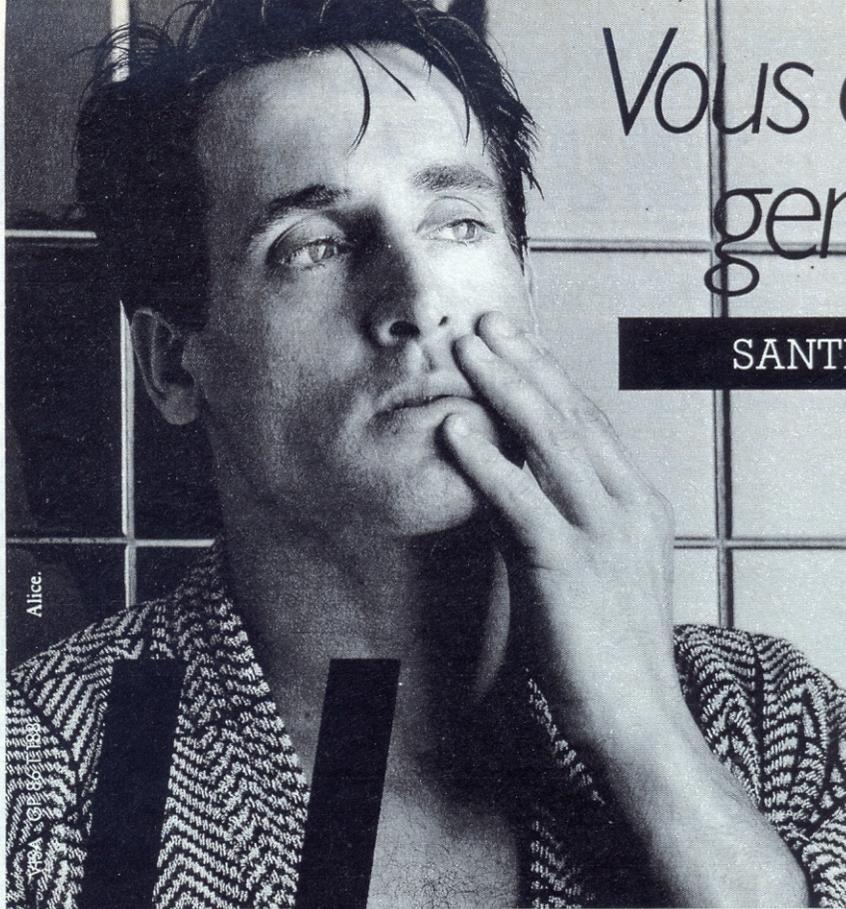
(suite de la p. 152) pont naturel. Les dernières ruines incas, découvertes il y a deux ans à peine, sont à une centaine de kilomètres, vers le sud, à vol d'oiseau. Mais la cordillère cache mille secrets enfouis au cœur de son épaisse forêt. Et devant nous, au sommet de ce pont qui nous domine de trois cents mètres, se trouve peut-être le passage vers la ville légendaire du Paititi.

La journée suivante, nous avons photographié, mesuré, exploré toutes les parties accessibles de l'arche et de ses abords. Mais les parois en surplomb qui entourent le pont sont infranchissables sans équipement et nous ne pouvons pas nous hisser jusqu'au tablier où passaient peut-être les convois d'or de l'Inca soustraits à la rapacité des conquistadors sur la route de Paititi, la ville disparue.

Un des derniers lieux mystérieux

Vu d'en bas, le sommet de l'arche paraît formé de dalles si régulières que nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer un bâtisseur géant. Nous passons une troisième nuit au pied du pont et après délibération, nous décidons de quitter la place le lendemain. Les vivres manquent et pour poursuivre nos investigations, nous devons revenir beaucoup mieux équipés. Diego, Claude, Michel et moi sommes terriblement frustrés de devoir si vite nous éloigner d'un site qui recèle tant de promesses. Mais les Ashaningas veulent redescendre. Ils manquent de piarenshi, leur boisson favorite, et nous n'avons plus de provisions. S'ils sont venus ici par amitié pour nous, ils sont moins curieux que nous de la légende qui nous fascine. Ils ont atteint le but que nous nous étions fixé et pour eux, le temps est venu de rentrer dans leurs familles. Malgré la paix qui règne autour de moi, je ne parviens pas à trouver le sommeil. Plusieurs fois, je me redresse pour arranger les bûches du feu ou regarder autour de moi les corps allongés, la tête rentrée sous la couchema, roulés en boule pour s'abriter du froid.

Demain, il faudra déjà retourner en arrière, se rapprocher peu à peu du monde civilisé. « Pavironchi », « le pont », c'est une



Vous et vos gencives

SANTÉ BEAUTE

Des petites traces de sang dans la bouche c'est le signe de gencives malades. Et quand on est malade, on se soigne!

Une pomme, un steak, n'importe quel aliment peut faire saigner des gencives malades. Ça vous arrive de temps en temps? Souvent? Très souvent? Ne prenez pas les choses à la légère. Prenez le dentifrice médical Emoform: il est spécialisé dans les gencives à problèmes. Utilisez-le après chaque repas régulièrement et vous verrez très rapidement qu'Emoform remet les gencives en forme!

Emoform est également présenté sous une forme aromatisée à l'anis compatible avec les traitements homéopathiques.

Emoform est un produit des laboratoires Parmeurop. Il est délivré en pharmacie.



Emoform est également recommandé dans le cas de dents anormalement sensibles au chaud et au froid. Là aussi, la composition exclusive sels minéraux + formaldéhyde d'Emoform procure un soulagement très rapide.

Connaissez-vous bien le dentifrice médical Emoform? Il est délivré en pharmacie.

En cas de persistance des saignements, consultez votre spécialiste en art dentaire.

SUR LA PISTE DE L'OR DES INCAS

parenthèse de la planète, un univers à part : sans doute celui de la légende mais sûrement celui de la liberté. Un lieu comme il n'en reste que quelques-uns sur notre terre.

Nous faisons marche arrière en déroulant le fil de nos souvenirs. Je reconnais notre parcours. Mais la fatigue et la faiblesse dues au manque d'alimentation remplacent l'exaltation de l'aller.

Le premier soir, nous rejoignons un de nos anciens camps où nous attendaient, dissimulées dans un trou de rocher, nos trois dernières boîtes de thon. C'est peu pour treize estomacs vides après une journée de marche !

Avant la nuit, Gomishi tente de tuer quelque chose pour le dîner. Claude l'accompagne. Et c'est alors que, dans une curieuse petite clairière, ils surprennent, en bordure d'une marre un jaguar énorme. Peut-être celui dont nous n'avons cessé de relever les traces et qui nous escorte depuis plusieurs jours.

Au cours de notre expédition,

nous avons pris des engagements avec le chef des Ashaningas. Nous reviendrons pour faire parler les lieux et découvrir peut-être la route du Paititi sur le pont d'or des Incas.

Mais si nous voulons percer le secret de la splendeur cachée des Fils du Soleil, nous voulons aussi aider nos amis ashaningas à se préserver des bulldozers, de la guérilla et des trafiquants de cocaïne.

Je découvrirai le trésor d'Atahualpa

Pour que la Cutivireni retrouve la mémoire de son pont d'or mais ne perde jamais sa farouche virginité.

Il y a plus de 450 ans, la mort d'Atahualpa faisait tomber une immense chape d'oubli sur des siècles d'histoire inca. Un ancien porcher d'Estramadure nommé Pizarre vient de débarquer à Tambez pour renouveler dans le sud les sanglants ex-

ploits de Cortés au Mexique. L'empereur Atahualpa quitte sa capitale Cuzco, le « nombril du monde » et gagne la plaine de Cajamarca où il attend les guerriers qui ont la même peau blanche que son dieu Viracocha. L'Inca, entouré par tout l'apparat de sa cour, avance vers les hommes venus d'un autre monde. Pour renouveler le geste de Cortés face à Montezuma, Pizarre lui fait présenter une Bible et veut le contraindre à la baiser. L'Inca jette à terre le livre sacré. C'est le signal du massacre. Le dernier empereur des Incas, traîné par les cheveux, est emprisonné et se voit proposer un marché : il sera libéré s'il fait remplir d'or et de pierres la chambre dans laquelle il est enfermé. Les Incas ne connaissent pas l'écriture mais l'empereur dépêche des messagers munis de cordelettes de couleur, les « quipous », par lesquelles il transmet ses ordres. Il faudra deux mois pour acheminer la rançon et la légende affirme que si le délai a été si long, c'est parce que les Incas en

même temps qu'ils occupaient Pizarre en déposant à ses pieds une parcelle de leur trésor, en détournant la plus grande part qui serait, dit-on, enfermée dans la ville, sans doute souterraine, du Paititi.

La chambre d'Atahualpa fut néanmoins remplie, ce qui n'empêcha pas Pizarre de le faire étrangler le 29 août 1533. D'abord enterré sur place, son corps fut enlevé la nuit par les Indiens qui le conduisirent à Quito. Et c'est là qu'il reçut sa dernière sépulture, alors que toutes ses épouses se poignardaient sur sa tombe.

Et le trésor serait toujours enfoui dans la région par définition inaccessible du Paititi. Inaccessible peut-être tant que les chasseurs de trésor ignorent l'existence du pont qui enjambe la Cutivireni...

Bientôt, je retournerai au « Pont d'or » et je l'escaladerai pour découvrir les traces des hommes et des convois qui y véhiculaient peut-être, il y a 450 ans, le trésor de l'Inca. Ce sera, je le sais, le prochain épisode de ma vie. ■

HIER, L'ALGÉRIE...

JACQUES ROSEAU et JEAN FAUQUE



LE 13^e CONVOI

1848-1871

L'authentique épopée des Français qui partirent bâtir l'Algérie du XIX^e siècle : une aventure baignée d'amour, de haine et de sang...

ROBERT LAFFONT

Luigi

SUR

MINITEL

METTEZ
LE DOIGT
SUR
LA DETENTE
...ET
PIANOTEZ
DE PLAISIR

TELEPHONE
36.15
(POUR TOUTE LA FRANCE)



PETITES ANNONCES,
MESSAGERIES...

24 HEURES SUR 24 7 JOURS SUR 7